

RECHERCHES HISTORIQUES

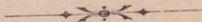
BULLETIN D'ARCHÉOLOGIE, D'HISTOIRE, DE
BIOGRAPHIE, DE BIBLIOGRAPHIE, DE
NUMISMATIQUE, ETC., ETC.,

PUBLIÉ

PAR

PIERRE-GEORGES ROY

VOLUME SEPTIÈME



LÉVIS

—
1901

VOL. 7

JANVIER 1901

N^o. 1

BULLETIN
— DES —
RECHERCHES HISTORIQUES

ARCHÉOLOGIE—HISTOIRE—BIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHIE—NUMISMATIQUE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES

*Qui manet in patriâ et patriam cognoscere tenet.
Is mihi non civis sed peregrinus erit.*

PIERRE-GEORGES ROY
ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE
RUE WOLFE
LÉVIS

RECHERCHES HISTORIQUES

Sommaire de la livraison de janvier: Saint-Ferréol ; Maires des Trois-Rivières ; Gilles Hocquart, Régis Roy ; L'Annonciation de Notre-Dame de Bonsecours de l'Islet ; Académie Commerciale Saint-François Xavier, P.-G. R. ; Origine des noms de lieux ; Charles François Lienard Villemonblé de Beaujeu ; Le photographe Saroni, R. ; Le nom de Nicolet, Benjamin Sulte ; François de Ré, sieur de Gand, R. ; Sir Edmund Cox, J.-C. Saint-Amant ; Le marquis de Feuquières, vice-roi de la Nouvelle France, R. ; Le sieur Timothée Sylvain, l'abbé Faillon ; Les compagnons du comte de Puisaye, R. ; Le major-général Ralph Burton, E. B. O'Callaghan ; Questions, etc.

On peut se procurer gratuitement une livraison spécimen des *Recherches Historiques* en s'adressant au directeur de la revue, Pierre-Georges Roy, rue Wolfe, Lévis.

Abonnement : \$2 par année.

Publications récentes

History and General Description of New France, by Rev. P. F. X. de Charlevoix, S. J., translated by John Gilmary Shea—The Burrows Brothers Company, Cleveland, Ohio, U. S.

La tête de Martin, comédie en un acte, arrangée pour cercles de jeunes gens, par Régis Roy—Montréal, C.-O. Beauchemin & fils—1900.

Québec et Lévis à l'aurore du vingtième siècle.

Le diocèse de Montréal à la fin du dix-neuvième siècle.

Les vieilles familles d'Yamachiche, par F.-L. Desautniers. Volume troisième.—1900.

BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. 7

JANVIER 1901

No. 1

SAINT-FERRÉOL

Saint-Ferréol, en arrière de Saint-Joachim, côte de Beau-pré, commença d'être colonisée sous les soins de Mgr de Laval vers 1693.

“ Le 9 novembre de cette année, M. J. Soumande, chanoine, lui écrivit de Saint-Joachim qu'il a pris avec lui trois habitants et Robert Dufour qui sont des plus expérimentés dans le pays. “ Ils ont trouvé deux côtes, dit-il, chacune le long d'une rivière (la rivière Sainte-Anne ou Grande-Rivière sans doute). Dans la première il y a de quoi placer cinquante habitants à trois arpents chacun, et dans la seconde il y a du terrain pour en mettre au moins quarante. Le plus beau pays du monde, où il est facile d'y faire un chemin.”

“ M. Soumande fait marquer un chemin et abattre deux arpents de bois afin d'y pouvoir semer le printemps et éprouver la terre. Il demande à l'évêque de ne point ébruiter la chose afin que l'on ne le tourmente pas pour y aller prendre habitation. Il demande aussi un arpenteur pour tirer les lignes. “ Il faut, dit-il, battre le fer pendant qu'il est chaud, il ne faut pas laisser refroidir le monde ; car quoique ce soit de très belles terres, elles ne sont pas des meilleures.” (Notes de M. J.-Edmond Roy).

Saint-Ferréol comprend une étendue de sept milles et deux tiers de front sur environ quatre milles de profondeur.

Cette paroisse doit son nom à M. Jean-Lyon de Saint-Ferréol, docteur de Sorbonne, supérieur du séminaire de

Québec, qui possédait la seigneurie de Beaupré dans laquelle se trouve Saint-Ferréol. Elle est sous l'invocation de saint Ferréol, martyr, dont la fête se célèbre le 18 septembre.

La première chapelle a été construite et bénite en 1767, mais ce ne fut que le 17 juin 1801 que Mgr J.-O. Plessis, évêque de Canathe et coadjuteur de l'évêque de Québec, pourvut à la desserte régulière de cette mission, en obligeant le curé de Sainte-Anne de Beaupré à y faire l'office paroissial chaque quatrième dimanche ou fête d'obligation ou de dévotion.

L'église actuelle a été bâtie sur l'emplacement de la première chapelle. L'ouvrage fut commencé le 17 juin 1842 et terminé le 28 octobre de la même année. Le clocher a été construit en 1853 et la cloche bénite le 27 octobre de la même année.

Les curés de Saint-Ferréol ont été MM. Charles Beaumont, 1843-1852 ; J.-B. Côté, 1852-1854 ; Edouard Richard, 1854-1861 ; Prisque Gariépy, 1861-1862 ; François McDonnell, 1862-1866 ; Charles F. Cloutier, 1866-1875 ; C. Bérubé, 1875-1887 ; A.-H. Gosselin, 1887-1893 ; G.-A. Lemieux, 1893-1900 ; J.-E. Galerneau, curé actuel.

MAIRES DES TROIS-RIVIERES

Antoine Polette, 1846 ; P.-B. Dumoulin, 1853 ; John McDougall, 1854 ; J.-B. Lajoie, 1855 ; Jos.-E. Turcotte, 1857 ; C. Boucher de Niverville ; Sévère Dumoulin, 1865 ; J.-M. Désilets, 1869 ; J.-N. Bureau, 1872 ; T.-E. Normand, 1873 ; Arthur Turcotte 1876 ; J.-N. Bureau, 1877 ; Sévère Dumoulin, 1879 ; H.-G. Malhiot, 1885 ; J.-E. Héту, 1888 ; T.-E. Normand, 1889 ; P.-E. Panneton, 1894 ; R.-S. Cooke, 1896 ; Arthur Olivier, 1898 ; L.-D. Paquin, 1900.

GILLES HOCQUART

La famille Hocquart est originaire de la Champagne. D'Hozier, juge d'Armes de France, nous dit que le nom de cette famille est indifféremment orthographié dans les actes qu'ils a examiné : Hocar, Hocart, Haccard, Hoccart, Hocquard, Hocquart et Hoquart. Cependant il nous assure que les seigneurs de Montfermeil et de Coubron, quatrième branche des Hocart, établie à Paris, se sont fixés depuis 1644 à orthographier leur nom : *Hocquart*. La noblesse des Hocart a été justifiée par titres originaux par devant le juge d'armes, d'Hozier, en 1536.

La famille était ainsi divisée :

- I. Hocart, (en Champagne).
- II. Hocart, (Claude) de Ste-Ménéhould.
- III. Hocart, (François) seigneur de Felcourt.
- IV. Hocquart, (Jean-Hyacinthe) chevalier, seigneur d'Essenlis et de Muscourt.
- V. Hocart, (Etienne) Ecr, sieur de la Motte.

Gilles Hocquart descendait de la quatrième branche. Son père seigneur d'Essenlis et de Muscourt fut conseiller du Roi en ses conseils, et Intendant de Justice, Police et Finance de la Marine au département de Toulon, par provisions du 30 avril 1716. Il mourut à Paris le 17 octobre 1723, à l'âge de 74 ans. Il eut 14 enfants, dont 5 moururent en bas âge.

Gilles était le troisième fils de Jean-Hyacinthe. Il est qualifié de chevalier. Il fut d'abord Commissaire de la Marine, et obtint du roi, le 8 mars 1729, une commission en qualité de Commissaire Général de la Marine, et d'Ordonnateur en la Nouvelle-France, pour faire au défaut de l'Intendant, les fonctions qu'il serait en droit d'y faire lui-même.

me. Il arriva à Québec vers la fin d'août 1729, et se présenta au Conseil Souverain, le 6 septembre suivant, pour faire enregistrer sa commission ann d'agir comme Intendant. Le 21 février 1731, il fut nommé à Versailles, Intendant de Justice, Police et Finance ès pays de Canada, Acadie et Isles de Terre-neuve, et autres pays de la France septentrionale, en considération de la sage conduite qu'il avait tenu dans les différents emplois que le Roi lui avait donné, dont il s'était acquitté à l'entière satisfaction de Sa Majesté. Cette nouvelle commission fut enregistrée à Québec, le 20 août 1731.

Hocquart régla les poids et mesures et travailla activement à développer les ressources du pays. Sous son administration et malgré les embarras financiers de la France, le Canada sembla prospérer. (1)

Hocquart fut remplacé en Canada par Bigot. De retour en France, nous le retrouvons aussitôt Intendant de Brest, en Bretagne, le 1er avril 1749, et enfin conseiller d'Etat, le 29 décembre 1753.

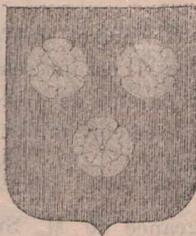
En 1756, le général de Montcalm s'embarqua de France pour diriger les opérations militaires en Canada, contre les Anglais. Il dit dans son *Journal* (page 30) qu'à son passage à Brest il y fut très bien reçu par M. le comte DuGuay, chef d'escadre, qui commande la Marine, et par M. Hocquart, intendant..... Pour M. et Madame Hocquart, c'est un couple bien assorti ; ce sont d'honnêtes gens, vertueux, bien intentionnés, tenant une bonne maison. Aussi M. Hocquart a-t-il été vingt ans intendant en Canada sans avoir augmenté sa fortune, contre l'ordinaire des intendants des colonies qui n'y font que de trop grands profits aux dépens de la colonie."

Hocquart épousa par contrat du 23 août 1750, demoiselle Anne Catherine de la Lande, fille de Claude de la Lande,

(1) A. Béchard, *Monographies*, p. 59.



GILLES HOCQUART



ARMES DE GILLES HOCQUART

comte de Câlan, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Garneau (1) dit : " M. de Choiseul rapporte que M. Hocquart qui commandait l'*Alcyde*, étant à portée de la voix du *Dunkerque*, de 60 canons, fit crier en anglais — " *Sommes-nous en paix ou en guerre ?* " On lui répondit — " *Nous n'entendons point* ". M. Hocquart répéta lui-même la question en français, le capitaine anglais répondit par deux fois :—*La paix ! la paix !* On connaît ce qui s'ensuivit. L'*Alcyde* et le *Lys*, deux des vaisseaux de l'escadre du duc d'Anville, séparés des autres bâtiments par une forte tempête qui sévit sur les côtes de l'Acadie, tombèrent quelques jours plus tard avec des vaisseaux anglais. Malgré que le capitaine anglais eut répondu :—" En paix ! " l'*Alcyde* et le *Lys* n'en furent pas moins capturés après combat.

Ce M. Hocquart (Toussaint) qui commandait l'*Alcyde*. était frère de Gilles Hocquart. Il fut chef d'escadre en 1761. Il naquit à Nantes, et fut baptisé le 29 octobre 1700 Jean Hyacinthe Hocquart de Montfermeil, neveu de Gilles et de Toussaint, enseigne à bord de l'*Alcyde*, fut tué durant l'action ci-haut mentionnée.

Ce M. de Choiseul cité par Garneau, avait épousé une Hocquart.

Les seigneurs de Montfermeil et de Coubron avaient fait de belles et bonnes alliances. Il est intéressant d'en noter une : celle de l'un des proches parents de Gilles Hocquart avec une parente de Colbert, le célèbre ministre de Louis XIV.

Les Hocquart blasonnaient :—*De gueules à trois roses d'argent, posées deux et une.*

Nous devons à l'obligeance de M. Sulte le portrait de Hocquart donné ici.

RÉGIS ROY

(1) Vol II, p. 215.

L'ANNONCIATION DE NOTRE-DAME DE BONSE-
COURS DE L'ISLET

LES VICAIRES DE L'ISLET

M. François-Xavier Delâge-dit-Lavigueur né en 1805 ;
vicaire à l'Islet du 1er octobre 1832 au 20 février 1833 ;
desservant jusqu'au 1er octobre 1833 ; curé de l'Islet jus-
qu'à octobre 1881 ; décédé à l'Islet le 12 août 1887.

M. Jean-Baptiste Côté né à Saint-Henri-de-Lauzon le 2
février 1814 ; ordonné le 9 février 1840 ; vicaire à l'Islet
jusqu'à octobre 1844 ; décédé à Lévis le 10 mars 1894.

M. Pierre-Jacques Bédard né à Beauport le 17 novembre
1816 ; ordonné le 29 janvier 1844 ; vicaire à l'Islet de octo-
bre 1844 à octobre 1845 ; décédé à Yorkton, Dakota, Etats-
Unis, le 26 décembre 1876.

M. Edouard-François Moore né à Québec le 14 juin 1821 ;
ordonné le 20 décembre 1845 ; vicaire à l'Islet jusqu'à octo-
bre 1849 ; décédé à Saint-Frédéric de Beauce le 1er juillet
1873.

M. Louis Desjardins né le 25 avril 1821 à Kamouraska ;
ordonné le 5 novembre 1849 ; vicaire à l'Islet pendant envi-
ron un mois ; décédé le 8 octobre 1887 curé de Sainte-
Cécile-du-Bic.

M. Joseph-Edouard Martineau né le 24 juin 1823 à
Saint-Michel de Bellechasse ; ordonné le 3 janvier 1850 ;
vicaire à l'Islet jusqu'à octobre 1851 ; décédé à Grande-Ri-
vière, Gaspé, le 11 juin 1852.

M. Frédéric-Auguste Oliva né le 4 juillet 1828 à Saint-
Thomas de Montmagny ; ordonné le 11 mai 1851 ; vicaire
à l'Islet jusqu'à octobre 1855 ; décédé curé de Saint-Fran-
çois de la Rivière-du-Sud le 4 janvier 1898.

M. Louis-Charles-Ovide Grenier né à Québec le 19 février 1830 ; ordonné le 22 septembre 1855 ; vicaire à l'Islet jusqu'à octobre 1857 ; devenu aveugle en 1863, il se retire à Saint-Isidore de Dorchester où il vit encore.

M. Maximin Fortin né le 22 août 1829, à Saint-Jean Port-Joli ; ordonné le 17 décembre 1853 ; vicaire à l'Islet de mars 1857 à octobre de la même année ; décédé curé du Cap-Santé le 22 février 1887.

M. Pierre-Stanislas Vallée né à Saint-Thomas de Montmagny le 29 juin 1830 ; ordonné le 19 septembre 1857 ; vicaire à l'Islet jusqu'à octobre 1862 ; décédé à Saint-Jérôme du Lac Saint-Jean en 1875.

M. Antoine Chouinard né le 29 mars 1838 à Saint-Jean-Port-Joli ; ordonné le 29 septembre 1861 ; vicaire à l'Islet jusqu'en janvier 1862 ; actuellement curé de Sainte-Cécile du Bic.

M. Ducroux ordonné en France où il est né, vicaire à l'Islet de mars 1862 à octobre de la même année ; actuellement missionnaire dans l'ouest américain.

M. Charles Galerneau né le 11 juillet 1837, à Charlesbourg ; ordonné le 28 septembre 1862 ; vicaire à l'Islet jusqu'à octobre 1865 ; en 1900, retiré du ministère pour raison de santé.

M. François-Xavier Delâge né à Charlesbourg le 17 mars 1837 ; ordonné le 22 février 1863 ; vicaire à l'Islet de octobre 1863 à octobre 1865 ; en 1900, curé de Saint-Louis de Chambord, Lac Saint-Jean.

M. Charles-Eugène Frenette né le 23 décembre 1838 au Cap-Santé ; ordonné à l'Islet le 31 juillet 1864 ; vicaire à l'Islet de octobre 1865 à septembre 1873 ; actuellement curé de Saint-Jean-Port-Joli.

M. Joseph-Louis-Edouard Lauriot né à Québec le 30 août 1845 ; ordonné le 26 mars 1871 ; vicaire à l'Islet de

octobre 1873 à octobre 1874 ; en 1900, curé de Saint-Prime, Lac Saint Jean.

M. Louis Sanfaçon né à Québec le 8 décembre 1843, ordonné le 11 juin 1870 ; vicaire à l'Islet de octobre 1873 à octobre 1881 ; en 1900 retiré du ministère pour cause de santé.

M. Joseph-Zéphirin-Ananie Girard, né le 18 décembre 1839 à la Baie Saint-Paul ; ordonné le 15 septembre 1867 ; vicaire à l'Islet de octobre 1874 à octobre 1875 ; en 1900, curé de Notre-Dame du Portage.

M. Joseph-Félix Gendron né le 30 septembre 1845 à Saint-Casimir ; ordonné le 30 mai 1874 ; vicaire à l'Islet de octobre 1877 à octobre 1878 ; en 1900, vicaire-général de l'évêque de Chicoutimi et curé de la Pointe-aux-Esquimaux.

M. André-Joseph-Adrien Papineau né le 6 mars 1845 ; ordonné le 26 mars 1871 ; vicaire à l'Islet de octobre 1877 à octobre 1878 ; décédé à Québec le 10 septembre 1880.

M. Flavien-Edouard Casault né le 22 décembre 1842 à Saint-Thomas de Montmagny ; ordonné le 28 janvier 1872 ; vicaire à l'Islet de octobre 1877 à janvier 1879 ; en 1900, retiré du ministère pour cause de santé.

M. Pierre Savoie né le 19 avril 1843 à Sainte-Marie, Beauce ; ordonné le 23 septembre 1866 ; vicaire à l'Islet de octobre 1879 à octobre 1881 ; décédé à Saint-Sylvestre le 5 juillet 1894.

M. Jean-Baptiste-Couillard Dupuis né à Saint-Thomas de Montmagny le 23 novembre 1852 ; ordonné le 12 mars 1881 ; vicaire à l'Islet de octobre 1881 à octobre 1882 ; en 1900, curé de Surette Island, diocèse d'Halifax.

M. Onésiphore-Anselme-Joseph Cantin né le 28 juillet 1857 à Notre-Dame de Lévis ; ordonné le 17 septembre 1882 ; vicaire à l'Islet jusqu'à octobre 1889 ; en 1900, curé de Saint-Maxime, Beauce.

M. Joseph Valin né à Saint-Augustin le 15 février 1852 ;

ordonné le 30 avril 1882 ; vicaire à l'Islet de janvier à mai 1883 ; en 1900, curé de Saint-Edouard de Lotbinière.

M. Louis-Magloire-Antoine Bacon né le 24 septembre 1863 à Saint-Thomas de Montmagny ; ordonné le 15 mai 1887 ; vicaire à l'Islet de octobre 1889 à juillet 1892 ; 1900, religieux au couvent des Dominicains de Saint-Hyacinthe.

M. Louis-Georges Fournier né à l'Islet le 6 mai 1837 ; ordonné le 20 septembre 1863 ; vicaire à l'Islet de septembre 1894 à février 1895 ; en 1900, exerçant le saint ministère à Minneapolis, Minnesota, Etats Unis.

M. François-Xavier-Adolphe Dulac né à Saint-Georges, Beauce, le 22 avril 1865 ; ordonné le 26 mai 1892 : vicaire à l'Islet jusqu'à septembre 1894 ; actuellement curé de Saint-Marcel de l'Islet.

M. Armand Proulx né le 15 mars 1870 à Sainte-Anne de LaPocatière ; ordonné le 2 septembre 1893 ; vicaire à l'Islet de février 1894 à juin 1899 ; en 1900, vicaire à Saint-Joseph de Lévis.

M. Charles Auger né le 23 avril 1872 à Sainte-Emelie de Lotbinière, ordonné le 27 mai 1899 ; vicaire à l'Islet, en 1900.

ACADÉMIE COMMERCIALE SAINT-FRANÇOIS XAVIER

Ce bel établissement est situé à quelques pas au sud-est de l'église, sur le bord du Saint-Laurent. Il a été fondé en 1853 par M. F.-X. Delâge, curé de l'Islet, et le frère Facile, provincial et visiteur des Frères des Écoles Chrétiennes.

Il comprend deux corps de bâtisses : l'une en pierre et l'autre en bois. La maison en pierre appartient aux commissaires d'écoles qui l'achetèrent en 1852. Elle fut allongée de vingt pieds en 1870, ce qui porta sa longueur à quatre

vingt pieds, et on l'exhaussa d'un étage. En 1872, elle fut augmentée d'une aile en brique rouge. L'intérieur a été en grande partie refait en 1880 et on remodela le toit en lui donnant la forme actuelle. La maison en bois est la propriété des Frères ; ils l'ont achetée de défunte dame J.-O. Fafard en 1888. En 1890, ils l'exhaussèrent d'une étage et firent la chapelle actuelle. Les deux bâtisses mesurent cent-cinquante-deux pieds de longueur sur trente-deux de largeur.



ACADÉMIE COMMERCIALE SAINT-FRANÇOIS- XAVIER

Cet établissement possède un pensionnat qui fut ouvert en même temps que l'externat, le 1er septembre 1853. Dès ce premier jour, quatre-vingt-six élèves furent admis, et depuis lors leur nombre s'est toujours accru. Actuellement les classes sont fréquentées par près de cent-cinquante élèves dont plus de soixante pensionnaires.

Bon nombre des élèves passés par l'Académie commer-

ciale de l'Islet sont prêtres ; plusieurs sont entrés dans les professions libérales ; quelques-uns occupent des charges importantes dans l'administration civile du pays ; un certain nombre se livrent à l'agriculture. C'est la carrière commerciale qui a été embrassée le plus généralement.

Le premier directeur de l'Académie Commerciale fut le Frère Alexandre, de 1853 à 1856. Il eut pour successeurs les Frères Blaise, de 1856 à 1858 ; Chrysostôme, de 1858 à 1889 ; Mathias, de 1889 à 1896 ; Maximien, arrivé en 1896.

P.-G. R.

ORIGINE DE NOMS DE LIEUX

Témiscaming : Le lac Témiscaming a donné son nom au village des indiens bâti sur ses bords. Témiscaming veut dire en sauvage *eau profonde*. En effet, paraît-il, le lac Témiscaming n'en cède rien, pour la profondeur, au lac Supérieur lui-même.

Mattawa : La prononciation ancienne et véritable de ce mot est Mattawan ; pour le rendre plus euphonique on en a fait Mattawa. On sait que la ville de Mattawa s'élève au confluent des rivières Mattawa et Ottawa. Or, Mattawan, en langue algonquine, signifie *rencontre des eaux*. Les anciens voyageurs auraient dit : *La Fourche*. C'est un nom qui revient souvent dans le vocabulaire topographique des sauvages ; car, en voyageant en canot, rien de plus commun que de rencontrer un cours d'eau qui se jette dans un autre.

RÉPONSES

Charles-François Lienard Villemonble de Beaujeu. (VI, X, 748.)—Le comte Charles-François Lienard Villemonble de Beaujeu, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'Honneur, naquit à Québec le 8 novembre 1756. Il était fils de Louis Lienard de Beaujeu, sieur de Villemonble, chevalier de Saint-Louis, gouverneur et commandant militaire à Michillimakinac sous le gouvernement français, seigneur de Beaujeu ou Lacolle, et des îles aux Oies et aux Grues. Le héros de la Monongahéla était son oncle.

Il passa en France le 27 septembre 1766, avec son oncle maternel, Paul-Joseph Lemoine, chevalier de Longueuil, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de Trois-Rivières, et commandant, en 1756, la ville et le gouvernement de Québec.

On l'envoya au collège à Paris, où il reçut une brillante éducation. Il entra ensuite à l'école militaire et il s'y distingua par ses talents et son application à une profession dans laquelle, et dans tout temps, et partout, s'étaient distingués ses ancêtres.

A sa sortie de l'école militaire il acheta une réforme à la suite du régiment du Roy-Dragons ; puis passa capitaine de remplacement dans le régiment des Chasseurs des Vosges.

Ce fut à cette époque qu'il fut présenté à la cour par son proche parent, le comte Gravier de Vergennes, ministre secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Il y prit la place qu'il avait le droit d'occuper comme descendant d'une maison (elle tire son origine du Dauphiné et Villefranche, et elle date au-delà des croisades) dont les membres ont été décorés des premières charges de l'État.

La guerre entre la France et l'Angleterre s'étant rallumée en 1778, il abandonna les plaisirs sans nombre de la cour de Louis XVI, pour voler où l'appelait son devoir. Il s'embarqua avec son régiment, qui faisait partie des troupes de débarquement dont le célèbre navigateur La Pérouse avait le commandement, sur l'*Amazone*, et qui faisait partie de l'escadre du comte d'Estaing. M. de Beaujeu se distingua à la prise d'une frégate anglaise nommée l'*Ariel*.

Il se rendit, toujours sous le même commandement, à bord de l'*Astrée*, sur les côtes de la Nouvelle Angleterre, où la frégate l'*Hermine*, commandée par M. de La Touche-Tréville, se trouvait, et fut présent au combat qui se livra près de l'île Royale (aujourd'hui île du Cap-Breton) à une frégate ennemie et cinq bâtiments.

Il alla ensuite avec La Pérouse au Cap Français et ce fut là que celui-ci, qui avait déjà dans plusieurs occasions distingué la belle conduite de M. de Beaujeu, se l'attacha comme aide-major-général, dans l'expédition qu'il était chargé de faire contre les établissements anglais de la baie d'Hudson. M. de Beaujeu accepta ce grade avec reconnaissance, ne voulant pas laisser échapper une si belle occasion d'aller lui aussi combattre dans des parages qui avaient été si bien connus, et dont les côtes avaient été si souvent teintes du sang de ces braves marins canadiens du nom d'Iberville, de Sigrigny, de Bienville, de Châteauguay et de Sainte-Hélène, ses grands-oncles, et descendants comme lui du brave Charles Lemoine, premier baron de Longueuil.

Les préparatifs de cette expédition furent faits avec activité, et le 31 mai 1782, elle sortit de la rade du Gap. M. de Beaujeu était à bord du *Sceptre*, de 74 canons, et que commandait La Pérouse, avec trois ou quatre autres frégates.

Le 17 juillet, l'escadre eut connaissance de l'île de la Résolution au milieu de l'entrée du détroit d'Hudson. M. de

Beaujeu fut envoyé le 30 pour reconnaître les approches du fort *Prince of Wales*, ce qu'il fit à la satisfaction de son chef, et le fort fut pris le 8 août.

Il aida aussi à prendre le fort *York* qui s'était appelé autrefois le fort *Bourbon* et qui fut détruit.

La Pérouse qui connaissait à M. de Beaujeu le talent de faire la carte d'un pays et du dessin, lui ordonna de faire les plans des combats et de la prise des forts qui venaient d'être soumis à la France, pour les porter au roi. Il s'embarqua sur une frégate, et le même soir de son arrivée à Paris, il eut l'honneur d'être présenté au roi par M. de Castries, ministre de la marine, et d'apporter à Sa Majesté la nouvelle de la reddition des forts anglais situés à la baie d'Hudson.

Le roi le reçut avec bonté et prit intérêt à lui entendre raconter le voyage que l'expédition venait de faire dans des parages peu connus, et où elle avait eu à surmonter, dans un espace très rétréci, la plupart des dangers que la navigation peut offrir dans toute l'étendue du globe.

Ce fut à son retour de cette expédition que M. de Beaujeu reçut du roi et des ministres des compliments flatteurs, sur sa belle conduite ; et qu'ils lui promirent de l'avancement, et en conséquence il reçut, en 1783, le grade de colonel.

Quand l'affreuse tempête de 1789 éclata, il fut un des premiers à abandonner tous ses biens, ainsi que la belle carrière qui s'offrait à lui sous les armées de la république, pour émigrer ; et, après avoir été sous les drapeaux des princes offrir à son roi sa fortune, ses bras et sa vie, lors de leur retraite, il suivit la brave armée du prince de Condé, et il était du nombre des 80 gentilshommes qui, enhardis par M. de Salines, lieutenant-colonel du régiment de Condé, défendirent contre 300 républicains la redoute de Bethune.

aux cris de *Vive le roi* ; et ce fut cette action héroïque du 19 juillet 1793, qui inspira à Delisle ces vers du *Poème de la Pitié* :

Sparte ne parle plus de ses trois cents guerriers,
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.

M. de Beaujeu suivit le corps du prince de Condé jusqu'au moment où il fut licencié ; alors, il passa avec beaucoup d'autres émigrés en Angleterre, et ne revint en France qu'en 1803.

A la Restauration, le comte de Beaujeu fut continué dans ses anciens grades et reçut des mains de Louis XVIII la croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Il mourut à Senlis, département de l'Oise, le 6 janvier 1846.

M. de Beaujeu avait épousé en première nocces, à Paris, en 1784, Emilie de Bongars, fille du comte de Bongars, intendant de Saint-Domingue, et président à mortier à Metz. Elle lui donna un fils qui entra dans le corps des Gendarmes d'Ordonnance de la garde de Napoléon, et qui après s'être distingué dans un grand nombre de combats, trouva la mort à la suite des désastres de la grande armée, dans les champs glacés de la Russie.

En secondes nocces, il épousa une cousine de sa première femme, Mademoiselle de Bongard, qui n'eut pas d'enfants.

Le photographe Saroni. (I, X, 87.)—Le père de Saroni était un officier autrichien qui se battit contre Napoléon à Leipsic. Il haïssait Napoléon 1er mais proclamait hautement ses qualités militaires. C'est à Québec où l'ex-officier autrichien vint s'établir que naquit Napoléon Saroni en 1821.

Il est universellement reconnu que c'est à M. Saroni que l'on doit les progrès qu'a fait la photographie aux Etats-Unis. M. Saroni n'avait que dix ans lorsqu'il alla s'établir

à New-York. Il montra, dans sa jeunesse, beaucoup de goût pour le dessin et apprit l'art d'illustrer les livres. M. Saroni fonda ensuite, sous le nom de Saroni, Major & Knapp, une des premières maisons de lithographie de New-York. Mais juste avant la guerre de Sécession, il vendit sa part à ses associés et entreprit un voyage en Europe. Il avait placé sa petite fortune à New-York ; mais, pendant son absence, il la perdit tout entière par suite de l'incapacité et de la négligence de ses agents, de sorte qu'un bon jour il se trouva presque sans ressources à Paris. C'est alors que M. Saroni s'adonna à la photographie. Après avoir tenu un atelier pendant six ans à Bermingham, Angleterre, il revint à New-York en 1867 et y réforma complètement la manière de poser. M. Saroni devint ainsi rapidement le photographe le plus populaire de New-York et eut bientôt la clientèle des artistes les plus en vue au théâtre et de toutes les célébrités et notabilités de la ville.

M. Saroni est mort en novembre 1896.

R.

Le nom de Nicolet. (VI, XII, 761.)—On me demande qui a donné le nom de Nicolet à la rivière et à la seigneurie qui forment les localités sud-est du lac Saint-Pierre.

Ce nom a dû être imposé par les colons des Trois-Rivières du vivant de Jean Nicolet, ou mieux, alors que cet interprète demeurait dans la ville naissante : de 1635 à 1642.

Champlain avait appelé la rivière en question d'après Pontgravé, son assistant. De 1603 à 1629, il écrit toujours ce nom à propos du même lieu. Personne après lui ne paraît avoir suivi sa coutume sous ce rapport.

Les colons commencèrent à se fixer aux Trois-Rivières en 1633 ou 1634. Jean Nicolet y conduisait la traite des pelleteries de 1635 à 1642, date où il mourut.

Après cela, je ne trouve aucune mention de la rivière qui nous occupe, durant vingt ans.

Dans son mémoire de 1663 sur les fortifications dont le pays a besoin, M. d'Avaugour, gouverneur général, dit qu'il est nécessaire de construire un fort vis-à-vis les Trois-Rivières, rive sud du fleuve ; il recommande aussi d'élever deux forts plus considérables, munis d'artillerie, à la Pointe-du-Lac et à "l'embouchure de la rivière Nicolet," d'après l'idée que voici : demi-bastions faisant face au lac et au fleuve ; le restant en forme de redoute.

Ces travaux restèrent en plan et ne furent jamais exécutés parce que le roi décida d'envoyer des troupes pour réduire les Iroquois.

Il importe de remarquer que M. d'Avaugour écrit : "la rivière Nicolet," indiquant ainsi le nom populaire ou officiel de ce cours d'eau. Dans les deux cas, officiel ou simplement populaire l'usage de ce nom fait voir que Jean Nicolet avait laissé son souvenir en ce lieu.

Le gouverneur se servait de ce nom pour le rendre officiel, si toutefois il ne l'était déjà.

Par la suite, c'est-à-dire de 1667 à 1673, on mentionne la rivière sous le nom de Loubias, et, de 1674 à 1700, sous le nom de Cressé, à cause des deux hommes qui se succédèrent, dans la possession de la seigneurie, mais cela n'empêche pas "Nicolet" de figurer en même temps dans les actes des notaires, les pièces du gouvernement et les inscriptions au registre des baptêmes, mariages et sépultures tenus aux Trois-Rivières.

Aux environs de Cherbourg, où naquit Jean Nicolet, il y a un village presque entièrement composé de familles portant le nom de Nicolet. Non loin de là, un hameau est habité par des gens du nom de Delamer—qui est le nom de la mère de Jean Nicolet.

Les Delamer et les Nicolet sont, là-bas, comme les Gagnon et les Trudel parmi nous. “ Près de Cherbourg, m'écrivit un Français natif du voisinage de la ville de Cherbourg, on ne rencontre que des Nicolet et des Delamer et cela me fait penser aux Parent de Beauport, aux Gélinas des Trois-Rivières, aux Lesieur d'Yamachiche ”.

Une partie du terrain de Spencer Wood, résidence du lieutenant-gouverneur de Québec, appartenait à Jean Nicolet, qui est qualifié dans les écrits de 1637-42 de sieur de Belleborne. Le ruisseau qui traverse la propriété est encore connu sous le nom de Belleborne. Je l'ai suivi jusqu'à l'endroit où il tombe dans le Saint-Laurent. Wolfe avec ses soldats est monté par cette coulée à l'assaut du poste français qui gardait les plaines d'Abraham.

BENJAMIN SULTE

François de Re, sieur de Gand. (IV, IX, 504.)

François de Ré, De Ré ou Derré, sieur de Gand, était membre de la Compagnie des Cent Associés.

Dès 1635, il était commissaire général de la Compagnie à Québec.

En 1637, ayant obtenu une concession de terres voisines de celle des pères Jésuites, à Sillery, il la donna à la mission.

En 1640, il avait charge du greffe.

M. de Ré mourut le 20 mai 1641. Le même jour on chanta les vêpres des trépassés pour lui, et le lendemain, après l'office des morts et la messe chantée solennellement, il fut enterré en la chapelle de Champlain.

R.

Sir Edmond Cox. (V, I, 565.)—Sir Edmund Cox était un vieux militaire qui avait conquis son titre d'honneur par sa bravoure et sa valeur dans les Indes.

Lors de son arrivée au Canada, il alla s'établir à Kingsey,

comté de Drummond, sur une terre située à un endroit admirable où la rivière Saint-François, faisant un détour gracieux, forme une anse tranquille encadrée de hautes falaises.

C'est là que sir Edmund Cox se fit construire une maison dont la forme étrange fait penser un peu aux châteaux crénelés des seigneurs du moyen âge.

Le 26 mai 1848, Sir Edmund Cox fut nommé registra-
teur du comté de Drummond.

Il mourut en octobre 1877.

J.-C. SAINT-AMANT

Le marquis de Feuquieres, vice-roi de la Nouvelle-France. (VI, IX, 742.)—Isaac de Pas, marquis de Feuquières, remplaça, en 1660, François-Christophe de Lévy, duc de Danville, comme vice-roi de la Nouvelle-France. On a aucun renseignement biographique sur ce marquis de Feuquières. Dans le récit de son voyage en France, sous le gouvernement de M. d'Avaugour, Pierre Boucher parle de ce vice-roi : " J'ai oublié de dire que M. de Lauzon étant repassé en France en 1657, et faisant ses visites à Paris, alla voir M. le marquis de Feuquières qui était pour lors vice-roi de toute l'Amérique."

R.

Le sieur Timothee Sylvain. (VI, XII, 767.)—Timothée O'Sullivan, né en 1696, était fils de Daniel O'Sullivan et de Elizabeth Macarthy, de Saint-Philibert, diocèse de Cork, en Irlande.

Après avoir servi seize ans en Espagne en qualité de capitaine de dragons, il fut chargé, en 1716, d'aller recruter en Irlande pour son régiment. Pris par des pirates, il fut mené à la Nouvelle-Angleterre, d'où il passa dans la Nouvelle-France.

Peu de temps après son arrivée ici, en janvier 1720, il épousa Marie Gautier, veuve de Christophe Dufros de la Jemmerais, la mère de Mme d'Youville qui devait fonder les Sœurs de la Charité.

M. O'Sullivan changea insensiblement son nom en celui de Silvain ou Sylvain, sans doute pour le rendre par là plus conforme à la manière dont les Canadiens prononçaient alors ce nom étranger ; et c'est ainsi qu'il est nommé dans les actes et les lettres de ses contemporains. M. Deschambault et d'autres le qualifient même M. de Silvain, apparemment parce qu'il était reconnu pour gentilhomme irlandais par la cour de France.

Sur la demande des prêtres du séminaire de Saint-Sulpice et des citoyens de Montréal, et sur les instances de la famille de Varennes, la cour, en 1724, accorda à M. Silvain, à la recommandation de M. de Vaudreuil, des lettres de naturalité et un brevet de médecin du roi, afin que, par ses connaissances en médecine, il pût se rendre utile à la ville et aux environs, qui manquaient alors de médecin. En vertu de ce brevet, purement honorifique, il exerça la médecine et la chirurgie à la satisfaction du public, qui témoignait pour lui une grande confiance. Mais à la mort de M. de Vaudreuil, son protecteur, les autres médecins du Canada se ligüèrent pour le faire interdire comme incapable ; et M. de Beauharnois, qui entra dans leur dessein, servit M. Silvain sans le vouloir, en écrivant contre lui au ministre en des termes qui laissaient paraître trop d'emportement. " A l'égard du sieur Silvain, médecin du roi à Montréal, lui répondit le ministre, je ne sais si vous êtes bien informé de ses talents. Les principaux officiers de Montréal, les ecclésiastiques et les religieuses de l'Hôtel-Dieu en ont rendu des témoignages bien avantageux. Je suspendrai ma décision jusqu'à ce que, par une plus ample connaissance, vous

avez pu en dire votre sentiment sans prévention.” La conclusion fut que M. Silvain conserva son brevet de médecin du roi, et exerça son état comme auparavant. Ayant même été obligé de faire un voyage en France pour des affaires de famille, il obtint du ministre en 1733, et en sa qualité de médecin du roi à Montréal, son passage gratuit sur le vaisseau le *Rubis*, et sa place à la table du capitaine ; et n'ayant pu jouir de cette faveur l'année 1733, il l'obtint de nouveau l'année suivante. M. de Beauharnois, se doutant qu'il passait alors en France pour demander la place de médecin du roi à Québec, vacante par la mort de M. Sarrasin, et à laquelle étaient attachées 800 livres de pension annuelle, écrivit encore au ministre d'une manière très-défavorable à la capacité de M. Silvain ; et, comme, d'ailleurs, personne en France ne s'était présenté pour aller remplir cette place, la cour en disposa, par expectative, en faveur du fils même de M. Sarrasin, qui étudiait alors à Paris, au moyen d'une pension de 450 livres que le roi lui faisait ; mais qui ne put exercer cet emploi, étant mort en France durant l'été de 1739.

M. Silvain aida Mme de la Jemmerais à élever les enfants qu'elle avait eus de son premier mariage. Du moins c'est le témoignage que lui rendait, en 1727, Mme la marquise de Vaudreuil auprès du ministre de la marine, à l'occasion d'une demande qu'elle lui adressait en faveur du plus jeune des fils de Mme de la Jemmerais, qui était alors cadet dans les troupes. “Le sieur Silvain, gentilhomme irlandais, dont le père était aussi médecin, écrivait-elle, ayant épousé la veuve de feu M. de Lajemmerais, capitaine qui avait six enfants sans un sol de bien, en a usé pour cette famille en vrai père. Il s'est privé de son nécessaire pour élever ses enfants et leur donner toute l'éducation qui lui a été possible.

M. Silvain eut, en 1744, de fâcheux démêlés avec le sieur

de Monrepos, juge de Montréal, qui obtint même un décret de prise de corps contre lui. Le capitaine de garde à qui on s'adressa, selon l'usage, pour l'exécution de ce décret, était ce jour là M. de Varennes, beau-frère de M. Silvain : il refusa main-forte ; et comme la garde ne devait être relevée que le lendemain, M. Silvain eut la facilité de s'enfuir, et même de faire enlever tous les meubles de sa maison. M. de Varennes fit plus encore ; il souleva tous les officiers de la garnison contre le sieur de Lavaltrie, qui, étant venu le lendemain relever la garde, voulut prêter main-forte ; et on répandit enfin des chansons, dans lesquelles on ne respectait pas plus les officiers de la justice que les chefs de la colonie. Cependant le roi, informé d'une violation si inouïe de la discipline militaire, cassa M. de Varennes ; et quoique toutes les puissances du Canada intercédassent pour lui à plusieurs reprises, le roi ne crut pas devoir se relâcher de la sévérité de cet acte, afin de réhabiter par cet exemple la vigueur de la discipline, qui avait été bien affaiblie sous le gouvernement de M. de Beauharnois.

L'ABBÉ FAILLON

Les compagnons du comte de Puisaye.
(VI, X, 751.)—*Liste des royalistes venus de Londres au Canada, avec le comte de Puisaye :*

1. Lieutenant général comte Joseph Depuisaye.
2. Comte de Chalus major général.
3. D'Allègre colonel.
4. Marquis de Beaupoil colonel.
5. Vicomte de Chalus colonel.
6. Coster de Saint-Victor colonel.
7. De Marseuil lieutenant colonel
8. Queton de Saint-Georges lieutenant colonel
9. Boiton capitaine
10. De farcy capitaine

11. De Poret capitaine
12. Gui de Beaupoil lieutenant
13. Lambert de la Richerie lieutenant
14. Hippolite de Beaupoil
15. Champagne
16. Nathaniel Thompson
17. John Thompson
18. John ficerel, perdu à Montréal, pas remplacé
19. Thomas Jones, perdu à Québec, remplacé par Boyer
20. Joseph Donavant, perdu à Québec, pas remplacé
21. Abraham Berne
22. Padioux
23. Fauchard
24. Renoux
25. Segent
26. Bugle
27. Auguste, décédé à Québec
28. Polard
29. Letourneux
30. Langel
31. Bagot
32. René Fouquet, dit Lacouille, perdu à Plymouth
33. Deybâch, dit Quiberon, décédé à Québec
34. Furon
35. Brigage, perdu à Plymouth
36. Marchand
37. William Smithers

Femmes :

38. Madame la marquise de Beaupoil
39. Madame la vicomtesse de Chalus
40. Madame Smithers
41. Mary Donavant, perdue à Québec, remplacée par Saly
Robinson

42. Catherine Donavant, perdue à Québec, remplacée par Catherine
43. Betsy, perdue à Plymouth et remplacée par Barbe
44. Française Letourneux

Etat de la situation présente des émigrants français sous les ordres du comte Joseph de Puisaye :

Résidant à Niagara 5, à savoir :

1. Le comte de Puisaye, lieutenant-général
2. Le comte de Chalus, major général
3. Marchand, soldat.
4. Madame Smithers, femme de charge du comte de Puisaye
5. John Thompson, domestique du comte de Puisaye

Etablis à Windham 20, à savoir :

6. Monsieur d'Allègre, colonel
7. Le vicomte de Chalus, colonel
8. Monsieur de Marseuil, lieutenant-colonel
9. Monsieur Queton de Saint-Georges, major
10. Monsieur Boiton, capitaine
11. Monsieur de Farcy, capitaine
12. Monsieur de la Richerie, lieutenant
13. Madame la vicomtesse de Chalus
14. Renou, soldat
15. Fauchard, soldat
16. Sejan (Segent ?) soldat
17. Le Bugle “
18. Champagne “
19. Polard “
20. Furan “
21. Letourneux dit Langevin “
22. Fanny, sa femme

23. Langel, soldat
 24. Boyer “
 25. ?
 26. Le marquis de Beaupoil, colonel
 27. M. de Saint-Victor, colonel
 28. M. Saint-Auclaire, sous-lieutenant
 29. Monsieur de Beaupoil, jeune
 30. Madame la marquise de Beaupoil
 31. Betsey, servante
 32. Williams Smithers, domestique
 33. Nathaniel Thompson “
 34. Thomas Jones “
 35. John Fitzgerald “
 36. John Donovan “
 37. Mary Donovan “
 38. Catherine Donovan “
 39. Lambert, soldat
 40. Bagot “ “
 41. John Bern “ “
- Ont perdu leur passage d'Angleterre 2, à savoir :*
42. René Fouget, soldat
 43. Michel Breguié “ “
- Accidents 3, à savoir :*
44. John Deybach, soldat, noyé à Québec
 45. Auguste “ “ “ “
 46. Padiou ou le Drama, décédé à Windham
- Domestiques canadiens en tout, 21 savoir :*
- Valière et sa famille, forgeron
Gareau “
Mainville et sa famille, journalier
Antoine Lafèche
Le Bonhomme
- Ces listes furent dressées par le comte de Puisaye lui-même.

Le major-general Ralph Burton. (IV, VII, 478.)

—Ralph Burton fut nommé lieutenant-colonel du 48^{ème} Régiment en pied le 14 octobre 1754. Il accompagna Braddock à la bataille de la Monongahéla, où il fut blessé.

Le 10 janvier 1758, il obtenait le grade de colonel pour le temps qu'il servirait en Amérique. Cette même année, il commandait la troisième brigade dans l'expédition contre Louisbourg.

En 1759, avec son régiment il accompagna Wolfe à Québec. Il fut blessé dans les opérations devant cette ville, ce qui ne l'empêcha pas d'être à son poste à la mémorable bataille des plaines d'Abraham, où il avait le commandement de la réserve. C'est à Burton que Wolfe donna son dernier ordre après avoir été blessé mortellement. C'était de couper la retraite aux fuyards.

Après la reddition de Québec, le colonel Burton fut nommé (23 octobre 1759) lieutenant-gouverneur de la ville et du district. Burton fut donc le premier lieutenant-gouverneur de Québec.

En 1760, il fut promu au grade de brigadier, et il accompagna Murray dans ses opérations pour la réduction du district de Montréal. Dans cette campagne il commandait la 1^{ère} brigade, ou brigade de droite.

Le 10 décembre de la même année, il était nommé colonel du 95^{ème} régiment servant alors en Amérique.

Le 10 juillet 1762, il était promu major-général.

Il devint colonel du 3^{ème} Buffs le 22 novembre 1764. Comme son nom ne se trouve pas dans l'*Army List* de 1769, on suppose qu'il mourut en 1768.

E. B. O'CALLAGHAN

QUESTIONS

769—Qui peut me donner des renseignements biographiques sur MM. Adhémar et Delisle qui furent députés en Angleterre en 1783 pour demander pour le Canada une Chambre d'Assemblée et le maintien des lois françaises ?

V.

770—En 1837, une récompense de \$2,000 fut offerte pour l'arrestation de Jean-Joseph Girouard, le célèbre patriote de Saint-Benoit. Caché chez un meunier du comté de Soulanges, M. Girouard préféra se livrer à M. Simpson, du Coteau-du-Lac, plutôt que de compromettre son hôte. Il est de tradition dans la famille Simpson que ce brave homme remit à M. Girouard le \$2,000 que le gouvernement lui avait donnés pour son arrestation. L'histoire confirme-t-elle la tradition ?

XXX.

771—Pouvez-vous me dire ce que c'était que la seigneurie de la Rivière-du-Sud ? Par qui fut-elle instituée et à qui fut-elle octroyée ?

HUT.

772—En 1802, la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada adoptait un bill pour rendre Charles-Baptiste Boue inhabile et incapable d'être élu et de siéger ou de voter comme membre de la dite Chambre d'Assemblée. Pourquoi nos législateurs adoptèrent-ils cette loi d'exclusion contre un compatriote ?

773—Connait-on l'endroit précis de la côte de l'île du Prince-Edouard où parut l'*Auguste* en novembre 1761 ?

ALB. S.

QUÉBEC-CENTRAL

SERVICE D'HIVER

Allant au Sud

EXPRESS DIRECT pour Saint-François, Mégantic, Sherbrooke, Boston, New-York, Portland et tous les endroits du sud, quitte Lévis à 3.10 h. p. m.

ACCOMMODATION pour Sherbrooke et tous les points sur le Boston & Maine Ry., quitte Lévis à 7.00 h. p. m.

MIXTE pour Beauce Jc., Mégantic, quitte Lévis à 8.15 p.m.

Allant au Nord

EXPRESS de New-York, Boston, Sherbrooke, Mégantic, Saint-François et tous les endroits du sud, arrive à Lévis à 1.20 h. p. m.

ACCOMMODATION de St-Jean, N. B., Mégantic, arrive à Lévis à 7.15 a. m.

MIXTE, Mégantic, arrive à Lévis, 6.45 h. p. m.

FRANK GRUNDY,

J.-H. WALSH,

Gérant Général.

Agent Général des Passagers.

Les vieilles familles d'Yamachiche

25 généalogies comprenant les Lesieur, Héroux, Milette, Rivard, Lefebvre, Duplessis, Milot, Grenier, Bourassa, Pothier, Richer, Gagnon, Daveluy, Lavergne, Girardin, etc.

PAR

F. L. DESAULNIERS

S'adresser à l'auteur, 341, rue Dorchester,

Montréal.